

Le problème de l'art autonome

L'« art » au sens moderne n'a pas toujours existé

Que faut-il entendre par « art » ? L'art est-il vraiment quelque chose d'autonome, qui ne dépend que de lui-même et qui est à lui-même sa propre fin ? Nous entendons ordinairement aujourd'hui, par « art », quelque chose de spécifique. Mais en a-t-il toujours été ainsi ? Les historiens de l'art étudient le domaine de l'art, sans se poser la question (étrange à nos yeux, convenons-en), de savoir *si ce domaine a toujours existé*.

Il faut sans doute le mettre en perspective historique. La plupart de nos histoires de l'art font comme si la notion d'« art » allait de soi. Mais cette notion elle-même pose un problème, qu'il vaut la peine de méditer. Ce problème initial, exposons-le abruptement : l'« art », au sens où nous l'entendons aujourd'hui, n'a pas toujours existé. Ce que nous entendons par « art », est une création récente, et propre à notre civilisation.

Seule en effet une civilisation sans croyances peut parler de l'« art ». Car la fonction originare de l'art n'est pas de créer des « œuvres d'art », mais bien de figurer autre chose, de plus important que lui, et à quoi l'« art » depuis toujours et traditionnellement, était subordonné.

Cette fonction est de figurer les dieux. Aujourd'hui, nous prenons cette notion d'« art » au sens moderne, *esthétique*, du mot. Or, l'art à l'origine n'était *pas* une affaire d'esthétique. L'« art » a toujours été la traduction par l'homme de quelque chose qui le dépassait, comme par exemple ses croyances, ses émotions premières devant la vie et le monde, dont il était pénétré, habité, hanté. C'est tout cela qu'il faut appeler : « les dieux ».

Mais maintenant, notre civilisation n'a plus de croyances, et (ou bien) ses émotions ne la hantent plus avec la force d'une transcendance... Seule une civilisation *agnostique*, comme l'est la nôtre, peut penser l'art en tant que tel, sans référence à autre chose que lui-même. Pour une civilisation sans dieux seulement, la notion d'« œuvre d'art » a un sens. Quand les dieux sont présents, l'« art » n'existe pas. Maurice Blanchot écrit :

Quand l'art est le langage des dieux, quand le temple est le séjour où le dieu demeure, l'œuvre est invisible, et l'art, inconnu. (*L'espace littéraire*, Gallimard, « Idées », 1982, p.311)

L'art naît de la mort des dieux, alors que son rôle premier a toujours été de les figurer. Un crucifix, une cathédrale, n'étaient pas à l'origine des « œuvres d'art », mais des incarnations de croyances, des témoignages spirituels. Aujourd'hui au contraire, il n'y a plus d'« englobant » religieux, auquel traditionnellement était subordonnée la création.

L'« art » (individuel, personnel), peut-il remplacer les dieux perdus ? Tel est, au fond, le problème de l'époque moderne. Il n'est pas sûr que le retrait des dieux y soit matière à triomphe. On voit bien cela dans « Le mauvais moine », de Baudelaire, où il y a le regret de l'« ancien temps », le temps des dieux :

Les cloîtres anciens sur leurs grandes murailles
Étalait en tableaux la sainte Vérité,
Dont l'effet, réchauffant les pieuses entrailles,
Tempérait la froideur de leur austérité.

En ces temps où du Christ florissaient les semailles,
Plus d'un illustre moine, aujourd'hui peu cité,
Prenant pour atelier le champ des funérailles,
Glorifiait la Mort avec simplicité.

– Mon âme est un tombeau que, mauvais cénobite,
Depuis l'éternité je parcours et j'habite ;
Rien n'embellit les murs de ce cloître odieux.

O moine fainéant ! Quand saurai-je donc faire
Du spectacle vivant de ma triste misère
Le travail de mes mains et l'amour de mes yeux ? (*Les Fleurs du Mal*, 1857, IX)

Et dans la création même d'aujourd'hui la nostalgie demeure des anciennes croyances. L'« artiste » maintenant peut bien dire, comme Apollinaire dans « Zone » :

A la fin tu es las de ce monde ancien...

Il ajoute :

Et toi que les fenêtres observent la honte te retient
D'entrer dans une église et de t'y confesser ce matin...
... Si tu vivais dans l'ancien temps tu entrerais dans un monastère
Vous avez honte quand vous vous surprenez à dire une prière...

Seul en Europe tu n'es pas antique ô Christianisme
L'Européen le plus moderne c'est vous Pape Pie X...

Comme si toujours restaient, dans l'« art », le souvenir et le regret de son origine... Il faut restituer à l'« art » sa fonction première, et pour cela le « resituer ».

Son rôle ancien et essentiel est de matérialiser ce à quoi les hommes croient. La raison d'être de l'art pendant des millénaires a été de figurer les dieux. Il serait bien surpris, celui qu'on appelle, bien bizarrement aujourd'hui, le « plasticien », si on lui faisait remarquer que les œuvres d'art n'ont pas toujours existé.

« L'humanité, dit Malraux, passe de l'effigie qu'elle prie, à la statue qu'elle admire ». Et encore : « Le Moyen-âge ne concevait pas plus l'idée que nous exprimons par le mot : art, que la Grèce ou l'Égypte, qui n'avaient pas de mot pour l'exprimer. Pour que cette idée pût naître, il fallut que les œuvres fussent séparées de leur fonction... La métamorphose la plus profonde commença lorsque l'art n'eut plus d'autre fin que lui-même » (*L'Intemporel*).

Ce que Malraux appelle la « métamorphose », c'est le changement du regard que l'on porte aujourd'hui sur les œuvres. C'est quand la croyance, l'émotion spirituelle originaire, ne sont plus perçues, qu'apparaît la notion d'« art » telle que nous l'entendons, et qu'apparaît aussi l'idée d'*esthétique*. En nous se produit une métamorphose de la vision.

Quand, par exemple, une statue quitte l'église (où elle était *priée*), pour entrer au musée (où elle est *admiration*), quand elle n'est plus objet d'aspiration spirituelle pour devenir « objet d'art », alors naît ce que nous entendons par « art ». Chose auparavant inconnue et insoupçonnée. L'œuvre alors se détache de sa fonction. Ainsi, pour l'art moderne, un crucifix n'est plus qu'une sculpture ; une Vierge, une statue. Notre regard n'est plus celui d'un croyant...

[Début de l'ouvrage *Initiation à l'art*, de Michel Théron,
paru chez Ellipses, à Paris, en 1993]

